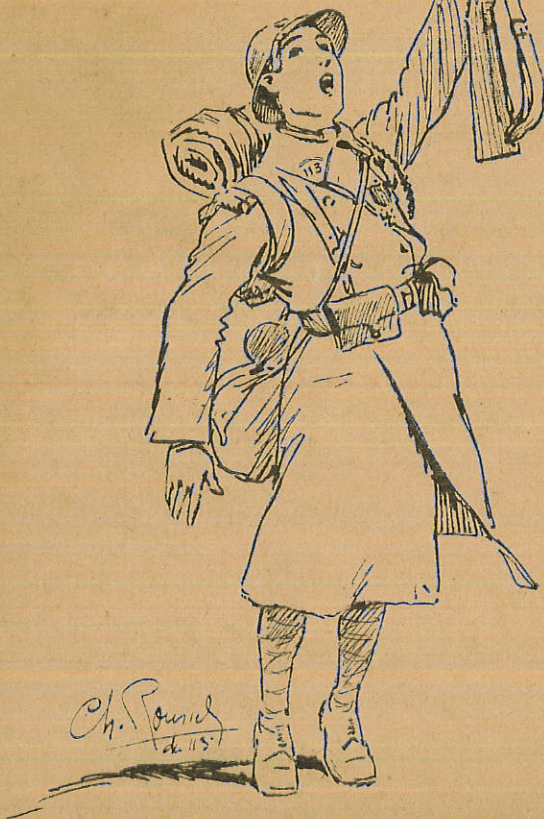


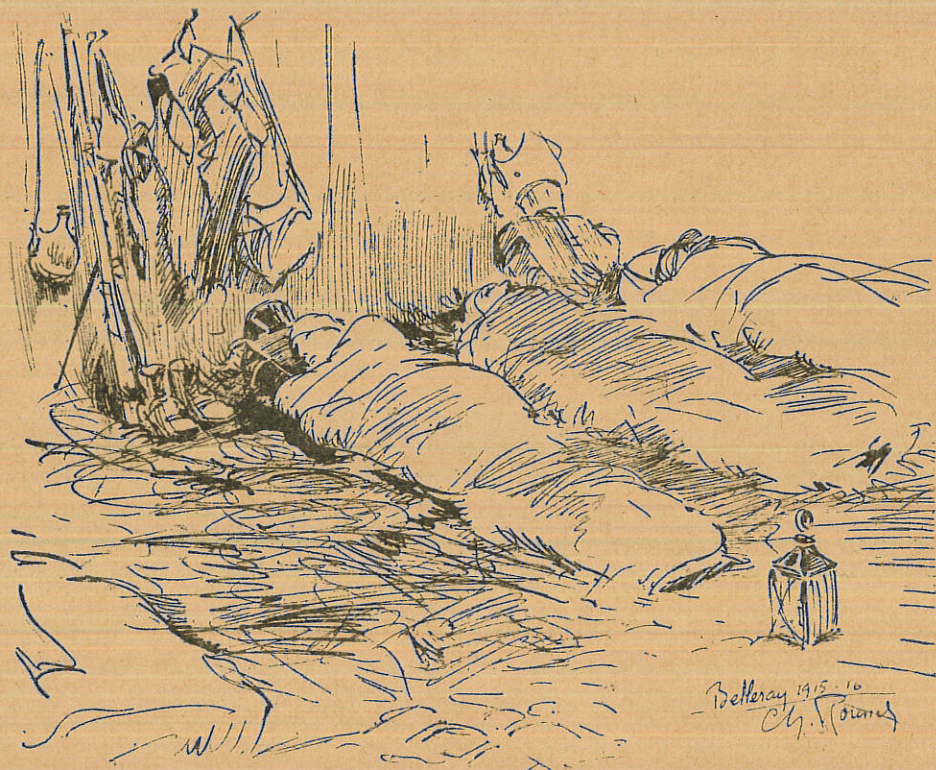
113^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

**Historique sommaire
de la Campagne**

1914

1918





A LA MÉMOIRE
DES
GLORIEUX MORTS
DU 113



Au début de la guerre, le 113^e constitue avec le 131^e la 18^e Brigade qui forme avec la 17^e Brigade (4^e et 82^e R. I.) la 9^e D. I. Les 9^e et 10^e D. I. appartiennent au 5^e Corps d'Armée.

Le 10 juin 1915, le 131^e étant passé à la 125^e D. I. de formation nouvelle, la 18^e Brigade est complétée par le 313^e R. I. (2 bataillons) et le 66^e B. C. P.

Le 21 décembre 1916 est réalisée la nouvelle organisation de la 9^e D. I. à 9 bataillons (4^e, 82^e, 313^e (2 bataillons) et 66^e B. C. P.). Le 113^e passe à la 125^e D. I. formée ainsi des 76^e, 113^e et 131^e.

Le 12 janvier 1919, le 113^e, par suite de la dissolution de la 125^e D. I. repasse à la 9^e D. I. qui se trouve ainsi composée de la même façon qu'au début de la campagne.

113^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(9^e Division - V^e Corps d'Armée)



LE 5 AOÛT 1914. — Le 113^e Régiment d'Infanterie quitte la garnison de Blois tout vibrant du frémissement d'enthousiasme qui secoue la France entière et animé de cette magnifique résolution qu'aucune lenteur, qu'aucun insuccès ne brisera jusqu'à ce qu'elle soit couronnée par la Victoire.

Il débarque le 6 août à Sampigny, et se porte sur Saint-Mihiel où il cantonne jusqu'au 7 août.

DU 8 AU 20 AOÛT. — Verdun traversé, il se dirige à l'E. de la Meuse vers la Belgique, et occupe successivement les localités suivantes : Belleray, Dieppes, Mogneville, Mangiennes, prêt à déboucher dans la direction de Longwy.

LE 21 AOÛT. — Il quitte Mangiennes et marche sur Signeux par Longuyon, couvert sur sa droite où la présence de cavaliers ennemis a été signalée.

A 16 heures, il stationne sous la protection de ses avant-postes.

A 17 heures, la section qui a été détachée en direction de Baranzy se heurte à une compagnie allemande. C'est la prise de contact avec l'ennemi, bientôt reconnu en force

dans les tranchées au N. de Mussy-Saint-Léger, et dont l'artillerie ne tarde pas à entrer en action.

Le 22 août, Combat de Signeux. — A travers un brouillard épais, le Régiment se porte à l'attaque de la ligne allemande jalonnée par les villages de Baranzy, Genevaux, Rachecourt au N. de Signeux. L'élan de nos hommes les pousse avec rapidité vers l'ennemi, mais celui-ci nombreux et bien retranché les reçoit en ouvrant un feu terrible. Par deux fois, le 113^e dont les rangs se sont subitement éclaircis, renouvelle son assaut. Les survivants se rallient autour de leurs chefs. Mais notre effort est enfin brisé. Les pertes sont très lourdes : le colonel Gérardin, 3 chefs de bataillon, 6 commandants de compagnie, 1.200 hommes sont mis hors de combat. Le lendemain le colonel Arbanère prend le commandement du Régiment.



DU 23 AOUT AU 1^{er} SEPTEMBRE. — Quittant la région de *Longuyon*, nous retrairons du N.-E. au S.-O. par *Petit-Xivry*, *Petit-Failly*, avec mission de tenir coûte que coûte la rive gauche de l'*Othain*.

Le 25 août, le 113^e ayant reçu l'ordre de se porter vers *Maison-Rouge* en soutien du 313^e R. I., se déploie sous un violent feu d'artillerie et marche énergiquement à l'attaque bien que depuis deux jours les hommes n'aient pu être ravitaillés. Il continue ensuite son mouvement de retraite vers *Dimbley*, *Lissey*, *Ecurey*, *Haraumont* et vient s'établir sur la rive gauche de la *Meuse*, face à l'E., vers *Brieulles*, où il arrive le 27 août. Il y est rejoint par un renfort de 5 officiers et 1.000 hommes qui lui permet de se reconstituer en partie.

Le 1^{er} septembre, comme conséquence du mouvement général de retraite des *Armées françaises*, la 9^e division exécute une conversion en arrière et à gauche, pour se former face au N., autour de *Brieulles* comme pivot. Il faut ensuite faire face au N.-O. et abandonner la rive de la *Meuse*.

Le 2 septembre, Combat de Cierges. — Le *Régiment* se forme à 5 heures en rassemblement articulé entre *Eclisfontaine* et *Epinonville*. A 9 h. 50, il est parvenu, sous un vif bombardement, à s'établir sur les croupes à l'O. et au S.-E. de *Cierges* quand on signale l'approche de la ligne des tirailleurs ennemis. La fusillade s'engage aussitôt et s'étend aux divisions voisines. Toute l'après-midi, le combat se poursuit, entretenu par la belle ardeur de nos troupes, sur la grand'route qui passe entre *Gesnes* et *Cierges*, au S.-O. de *Cierges*; la ferme de la *Grange-aux-Bois*, plusieurs fois prise par l'ennemi, leur est chaque fois arrachée par les nôtres.

A 18 h. 30, le commandant du 5^e Corps d'armée a prescrit une attaque générale sur le front *Cierges-Gesnes*; à 20 heures, l'ordre parvient à la *Grange-aux-Bois* au colonel du 113^e. Le mouvement en avant est immédiatement entrepris. Nous progressons en faisant quelques prisonniers et dépassons *Cierges* au N. dans la direction de *Romagne*.

Les résultats de cette glorieuse journée se trouvent malheureusement annihilés par la nécessité de se conformer au mouvement général des *Armées françaises*.

DU 3 AU 6 SEPTEMBRE. — Le *Régiment* bat en retraite par *Eclisfontaine*, *Charpentry*, *Varenes*, *Neuvilly*, *Aubreville*, *Vraincourt*, *Rarecourt*, *Froidos*, *Wailly*, *Evres*, *Vaubecourt*, *Lisle-en-Barrois*.

LE 6 SEPTEMBRE. — Il attaque l'ennemi dans le bois des *Argonnelles* au N.-O. de *Villoite* devant *Louppy* cherchant à interdire à ses colonnes qui viennent de l'O. le débouché des bois. Journée meurtrière que suit un léger mouvement de retraite dans la région *Louppy-le-Château*, *Villoite*.

DU 7 AU 9 SEPTEMBRE. — De dures actions d'artillerie et d'infanterie se développent sur les positions qui vont marquer la limite extrême de l'avance ennemie.

La *Bataille de la Marne* est commencée et l'ennemi retranché marque rageusement le pas, sous le couvert de son artillerie, en attendant de lâcher pied. Sur tout le front, l'armée française fait tête aux Boches.

LE 10 SEPTEMBRE. — L'ennemi tente un effort suprême pour repousser nos lignes vers le S. Il débouche de *Lisle-en-Barrois*, sans parvenir



à progresser. L'infanterie allemande attaque mollement, seule l'artillerie manifeste une activité soutenue.

LE 11 SEPTEMBRE. — Dès le matin, l'évacuation de quelques tranchées donne l'éveil sur les intentions de repli des Allemands. A 11 heures, des rapports de reconnaissances et des interrogatoires de prisonniers lèvent tous les doutes.

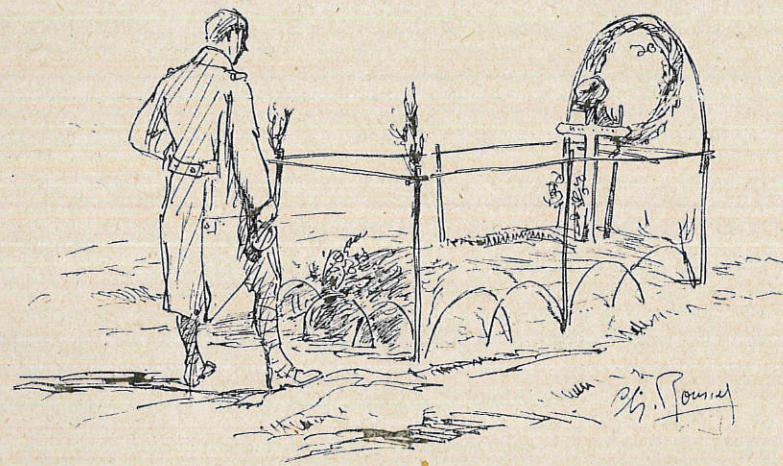
L'ennemi est en retraite, la Victoire de la Marne vient de sauver la France. La poursuite de l'ennemi est entamée aussitôt sous une pluie diluvienne qui succède aux accablantes chaleurs des semaines précédentes.

LE 15 SEPTEMBRE. — Le 113^e qui est remonté vers le N. par *Brizeaux*, *Wally*, *Froidos*, *Auzeville*, *Clermont-Neuvilly*, cantonne à *Boureuilles*.

LE 16 SEPTEMBRE. — Il occupe sous un feu violent la cote 242 au S.-E. de *Very* et s'y retranche.

DU 16 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE. — Après avoir dépassé au N. *Varenes* et *Montblainville*, avoir repris le contact et tenté vainement par de nombreuses actions de rejeter puis de maintenir l'ennemi, le *Régiment* se trouve le 1^{er} octobre dans cette région de l'*Argonne* située au S. de *Varenes* où vont le fixer les efforts d'un adversaire habile à profiter des avantages que lui offre pour se retrancher un terrain accidenté et boisé. Les noms de la *Haute-Chevauchée*, de la cote 285, de la *Fille-Morte*, du *Ravin des Meurissons*, de la *Ferme de Rochamp*, de la *Maison Forestière* reviennent sans cesse dans son journal de marche.

Du 28 septembre au 2 octobre avec l'appui de quelques éléments du 131^e régiment et du 18^e chasseurs à pied, il réussit par des attaques journalières, dont la violence sanglante n'ébranle ni son courage ni sa volonté de vaincre, à progresser sur la *Haute-Chevauchée* jusqu'à quelques centaines de mètres au S. de la route *Varenes-Four-de-Paris*. Il force ainsi l'ennemi à abandonner l'importante position de la cote 285, défendue avec acharnement.



L'ARGONNE

Septembre 1914 - Aout 1916

Le souvenir du 113^e est étroitement lié à celui des terribles luttes dont l'Argonne fut le théâtre et qui ont tenu une si grande place dans nos communiqués officiels. Ce nom rappelle au Régiment un long et dur séjour sur les croupes et au fond des ravins de la forêt tragique, des combats incessants, des tranchées pleines d'eau, des abris sommaires, améliorés à grand'peine après des mois de travail mais toujours ruisselants d'humidité, infectés de rats et sans cesse écrasés par les torpilles. Il lui rappelle la boue, l'horrible boue, profonde, gluante, enveloppante, au milieu de laquelle l'Armée française aura vécu pendant des années comme dans son élément.

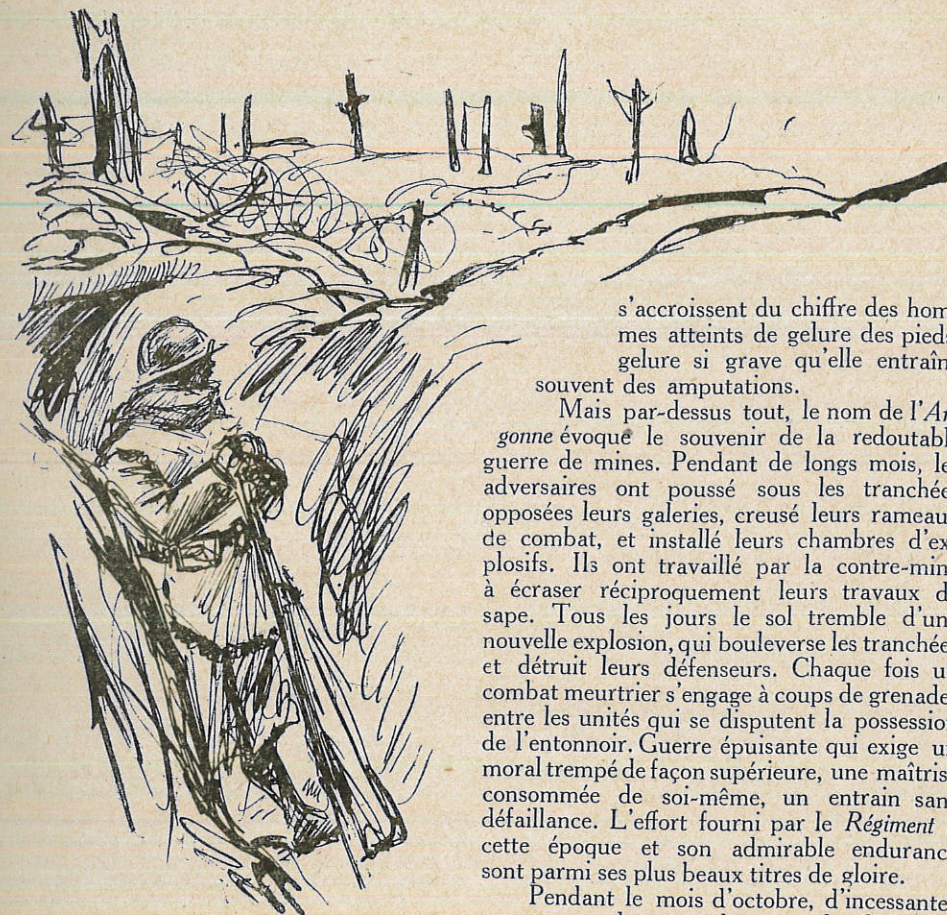
Le 113^e a connu, sous la sombre futaie, cette phase de la guerre de tranchées où les adversaires, rapprochés à quelques mètres, n'étaient séparés que par un barrage de sacs à terre, ou bien par des réseaux, des chevaux de frise, des étoiles barbelées, chaque jour hachés par l'action des mitrailleuses, des fusils, des bombes, des grenades, des engins de tranchées, et chaque nuit renouvelés.

A cette période de la guerre, les tranchées sont bondées de combattants qui vivent coude à coude, les pieds dans l'eau, tassés jour et nuit entre les parois boueuses, et dorment les uns sur les autres. Ils épient en face d'eux tout mouvement de leur adversaire, s'accablent de grenades, et se fusillent à travers les créneaux ouverts dans le parapet, par les fentes étroites des boucliers d'acier.

L'efficacité du fusil accrue par la lunette de visée qui y est annexée, décime les défenseurs de nos lignes. Canons de tranchées (mortiers Brandt, Cellierier, etc.), grenades à fusil, bombes de catapulte, arbalètes, tous les engins les plus perfectionnés et les plus cruels sont mis en œuvre des deux côtés pour user et détruire l'ennemi dans ses retranchements derrière les fils de fer. L'épaisse broussaille barbelée constitue, en raison de l'insuffisance de notre artillerie lourde, un obstacle infranchissable qu'on essaye sans succès de couper à la mitrailleuse, d'éventrer à la mélinite et même d'arracher avec des grappins.

Les travaux de nuit alternent avec les combats de jour; les obus, les torpilles, la pluie la gelée, démolissent à chaque instant nos organisations qui doivent être restaurées sans tarder. Il faut aussi en entreprendre constamment de nouvelles pour répondre aux exigences tactiques ou aux conditions variables de l'occupation. Un labeur continu que n'interrompent jamais ni le froid, ni les averse, ni la neige, ni les chaleurs torrides, est poursuivi au milieu d'une boue épaisse, le plus souvent à la faveur des ténèbres. Il s'impose pour creuser des kilomètres de tranchées et de boyaux, les revêtir de fascines, de clayonnage et de sacs à terre, les garnir de caillebotis, les protéger par de multiples réseaux de fils de fer. La construction des abris enterrés exige le déplacement de lourdes masses de terre, le transport de rails, de rondins, de madriers, de planches, de matériaux pour bétonnage. En même temps que ces travaux, il doit être pourvu aux corvées quotidiennes de vivres, de munitions, d'artifices qui courbent de longues files d'hommes sous le poids d'encombrants fardeaux.

Deux hivers apportent aux troupes de l'Argonne un supplément de fatigues et de souffrances. Les pertes causées par le feu,



s'accroissent du chiffre des hommes atteints de gelure des pieds, gelure si grave qu'elle entraîne souvent des amputations.

Mais par-dessus tout, le nom de l'Argonne évoque le souvenir de la redoutable guerre de mines. Pendant de longs mois, les adversaires ont poussé sous les tranchées opposées leurs galeries, creusé leurs rameaux de combat, et installé leurs chambres d'explosifs. Ils ont travaillé par la contre-mine à écraser réciproquement leurs travaux de sape. Tous les jours le sol tremble d'une nouvelle explosion, qui bouleverse les tranchées et détruit leurs défenseurs. Chaque fois un combat meurtrier s'engage à coups de grenades entre les unités qui se disputent la possession de l'entonnoir. Guerre épuisante qui exige un moral trempé de façon supérieure, une maîtrise consommée de soi-même, un entrain sans défaillance. L'effort fourni par le Régiment à cette époque et son admirable endurance sont parmi ses plus beaux titres de gloire.

Pendant le mois d'octobre, d'incessantes attaques rendues très dures par les difficultés propres à la guerre de tranchées permettent au Régiment d'améliorer ses positions. Le 27 octobre, l'ennemi répond à nos tentatives des jours précédents par de violentes contre-attaques précédées d'un bombardement prolongé. Il est repoussé et subit de grosses pertes.

Le colonel Arbanère, commandant le Régiment est blessé d'une balle au poignet au moment où il donnait ses ordres sur le front de combat. Le chef de bataillon Couranjou prend provisoirement le commandement du Régiment, jusqu'à la rentrée du colonel Arbanère qui aura lieu le 1^{er} décembre.

Le mois de novembre apporte un repos de quelques jours dans la région de Jubécourt (8 km. S.-E. de Clermont).

En décembre, le 113^e entre de nouveau en secteur, mais dans la région, au S. de Vauquois, que nous avons perdu en octobre et qui offre à l'ennemi au sommet de son piton l'avantage très disputé d'un observatoire fort gênant pour nous.



Le 8 décembre, Première attaque de Vauquois. — Le 18^e brigade (113^e et 131^e), reçoit la mission d'enlever le village de *Vauquois* et de s'établir au N. de la ligne *Moulin du Pré de l'Orfèvre-Boureuilles*. Le 3^e bataillon (bataillon *Lenhardt*) et la 7^e compagnie du 113^e, en même temps que cinq compagnies du 131^e et deux compagnies du génie, prennent part à l'attaque dont le déclenchement est prévu pour midi.

Dès la sortie des couverts de la forêt de *Hesse*, qui ont défilé aux vues les rassemblements, un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses s'abat sur nos fractions. Leur progression est très pénible, à travers les marais. L'élan de nos hommes, un instant ralenti, se ranime vers 16 heures; nous gagnons alors un peu de terrain, à la nuit tombante, sur les pentes du mamelon, au sommet duquel se dresse le village. Mais le feu de l'ennemi redouble et ne nous permet pas d'attaquer ses fils de fer.

Dans la nuit du 8 au 9, nos troupes se retranchent hâtivement dans la boue, sur les positions conquises, en butte aux feux rasants des tranchées ennemies.

Le combat continue dans la journée du 9. A 10 heures, un petit groupe d'hommes atteint les premières maisons de *Vauquois*, mais disparaît dans une embuscade. Nos troupes pendant l'après-midi s'épuisent en efforts inutiles. Dans la soirée un suprême effort est tenté; le génie essaye vainement d'ouvrir, au moyen d'explosifs, des brèches dans les fils de fer. Les brèches se trouvent insuffisantes pour livrer passage aux colonnes d'assauts et nous creusons nos tranchées au pied des pentes.

Le 24 décembre, Attaque de Boureuilles. — Six compagnies du Régiment (2^e bataillon, commandant *Baron*, 10^e et 11^e compagnies) reçoivent l'ordre d'attaquer *Boureuilles*. A 13 heures, elles débouchent de leurs tranchées avec la protection insuffisante d'une artillerie trop faible. Reçues par un feu très vif, elles renouvellent avec acharnement leurs tentatives, même après la nuit tombée, sur un terrain transformé en un lac de boue. Elles parviennent à réaliser une avance appréciable de nos lignes sans pouvoir cependant pénétrer dans le village attaqué. L'entrain, la vaillance, l'endurance de nos troupes ont été admirables.

1915

LE 3 JANVIER, NOUVELLE TENTATIVE SUR BOUREUILLES. — Le Régiment tente d'enlever *Boureuilles* par une brusque action de nuit. Les fils de fer doivent être coupés à la cisaille ou rompus par les explosifs. Sept compagnies participent à l'attaque qui, déclenchée à 5 heures est rapidement enrayée, malgré l'appui de l'artillerie, par l'impossibilité d'ouvrir, sous le feu de l'ennemi, des brèches dans les réseaux trop denses et trop résistants.

LE 2 FÉVRIER. — Le lieutenant-colonel *Joly* remplace à la tête du 113^e, le colonel *Arbanère*, nommé au commandement de la 18^e brigade.

LE 17 FÉVRIER. — Le 113^e qui était au repos dans



la région de *Futeau* (8 km. de *Sainte-Menehould*), reçoit l'ordre d'attaquer et de reprendre les tranchées de la cote 263 (O. de *Boureuilles*) tombées aux mains de l'ennemi les jours précédents. Toute la journée, les attaques se succèdent précédées de courtes préparations d'artillerie. Malgré nos efforts répétés, combats de boyaux et de corps à corps, nous ne parvenons à arracher aux Allemands qu'une faible partie des tranchées perdues. A chaque fois nos groupes d'assaut, ralentis par les fils de fer ou les chevaux de frise, sont arrêtés par les rafales de mitrailleuses.

LE 22 FÉVRIER. — Deux petites opérations vers le réduit des *Meurissons* et dans le secteur de *Bolante* réussissent à améliorer nos lignes.

LE 28 FÉVRIER. — Pendant que la 10^e division attaque le village de *Vauquois*, la 9^e doit tenter un assaut secondaire sur la cote 263. Nous pénétrons dans les lignes ennemies, mais sans nous y maintenir.

LE 1^{er} MARS. — La 10^e division ayant pris pied dans les premières maisons de *Vauquois* et devant chercher à progresser dans ce village, nous renouvelons nos attaques sur la cote 263.



LES 4, 5, 6 AVRIL, NOUVELLES ATTAQUES SUR 263. — A 15 h. 30, immédiatement après l'explosion de six mines qui entament les tranchées allemandes, sous le sifflement de nos obus, nos troupes s'élancent à l'assaut. Le combat mené avec une grande vigueur se prolonge pendant trois jours. Le 4 avril, le commandant *Canard* est atteint mortellement. Le 5, au moment où l'assaut est repris, le commandant *Lenhardt* qui commande les troupes d'attaque sort un des premiers de la tranchée, à travers la fusillade ennemie et le jet continu de grenades ou de pétards. Debout, au milieu de sa troupe, après avoir fait un premier

bond, au moment où la tranchée ennemie va être abordée, il est atteint mortellement par un projectile. Il venait de dire à ses hommes: « *Allons mes enfants, le plus gros effort est fait, il ne nous reste plus qu'à bondir dans la tranchée allemande.* »

Après trois jours d'âpres combats, nous sommes parvenus à arracher à l'ennemi une partie de ses positions.

DU 15 AU 16 AVRIL. — Petites opérations pour la reprise de la tête d'un boyau.

Vive lutte à coups de pétards, de grenades, d'engins asphyxiants, explosion de mines.

LE 27 AVRIL. — Explosion de quatre mines allemandes et d'une mine française, accompagnée d'une fusillade intense, de jet de nombreuses grenades et bombes. Lutte souterraine dans les galeries de mines.

LES 28, 29, 30 AVRIL. — Explosion de mines allemandes et françaises.

A partir de cette époque, chaque journée est marquée par une ou plusieurs explosions de mines, ou de camoufflets et par de violents combats à la grenade pour la possession des lèvres de l'entonnoir. Cette lutte incessante, qui impose une tension nerveuse, excessive a été la caractéristique de l'Argonne. Elle y fait écho aux âpres combats qui se déroulent, à cette époque, en avril et en mai, au cours des **offensives de Champagne et d'Artois**.

Le 13 juillet 1915, **Grande Bataille de l'Argonne**. — Après un bombardement d'une violence exceptionnelle et l'explosion de plusieurs mines, l'ennemi qui, ce jour-là, attaque sur une grande largeur dans l'Argonne, aborde, à 9 heures tout le front du Régiment, dans le secteur de la *Haute-Chevauchée*. Il débouche en partie de sapes pratiquées à courte distance de nos tranchées. La progression ennemie s'opère d'abord rapidement par infiltration de petites colonnes qui encerclent nos premières lignes. Sous une averse de projectiles lourds qui écrasent dans les abris un grand nombre d'occupants, nos troupes cèdent pour éviter d'être submergées ou tournées. Elles empruntent pour leur retraite les boyaux de 285 et de la *Fille-Morte*. Le bombardement ennemi qui a commencé à 3 heures, ne cesse qu'à 11 heures; tout le secteur est bouleversé, nos tranchées sont comblées, nos abris effondrés, nos défenses accessoires éventrées et émiettées.



Un premier barrage est rapidement organisé sur la cote 285 et à *Pierre-Croisée*. L'ennemi s'y heurte sans pouvoir le dépasser. Une contre-attaque menée par le 66^e chasseurs et des éléments du 113^e, rejette l'ennemi au delà de la cote 285.

Les combats se poursuivent pendant toute la matinée et toute la soirée du lendemain. Ces deux journées sont parmi les plus dures que le Régiment ait eu à supporter. Il fut aussi éprouvé que pendant les premiers combats de la campagne. Des mois de travaux étaient rendus inutiles. Toute l'organisation de nouvelles positions était à recommencer.

AOUT-DÉCEMBRE. — Le Régiment reconstitué, après s'être remis de la secousse du 13 juillet, reprend son héroïque faction dans l'Argonne et occupe successivement la *Haute-Chevauchée*, la *Fille-Morte*, la *Cheppe*, les *Courtes-Chausses*.

Le 25 septembre, le canon de l'**offensive de Champagne**, qui ébranle toute la forêt de l'Argonne, a fait naître de beaux espoirs que l'événement n'a pas tardé à démentir.

1916

LE 23 FÉVRIER. — **La grande attaque de Verdun** alerte toutes les troupes et des mesures sont prises pour parer à toute éventualité, au cas où l'offensive ennemie s'étendrait vers l'O.

EN AVRIL 1916. — La guerre de mines qui ne s'est jamais complètement interrompue reprend avec une nouvelle acuité, et les combats pour la possession des entonnoirs imposent aux soldats du 113^e des luttes constantes où se manifestent leur sang-froid et leur élan. Les journées des 4 et 17 mai sont à noter en raison de l'acharnement déployé dans des combats locaux.

LE 9 MAI 1916. — Le lieutenant-colonel *Desmaris* prend le commandement du 113^e Régiment d'infanterie, en remplacement du lieutenant-colonel *Joly*, appelé à d'autres fonctions.

LE 3 AOUT. — Le Régiment est envoyé dans la région d'*Avocourt* (secteur du *Hermont-Forêt de Hesse*). Son séjour dans ce secteur est marqué par une incessante activité de patrouille et de grands travaux qui ne parviennent pas à triompher de l'eau et de la boue. Nous repoussons plusieurs coups de main ennemis et faisons des prisonniers (19, 21 et 23 août). C'est le moment où la **bataille de la Somme** bat son plein.

LE 1^{er} OCTOBRE. — Le lieutenant-colonel *Roulet* est nommé au commandement du 113^e Régiment d'Infanterie, en remplacement du lieutenant-colonel *Desmaris*, pourvu d'une nouvelle affectation. Il rejoint son poste à *Lisle-en-Rigault* (près de *Bar-le-Duc*) où le Régiment goûte pour la première fois depuis dix-huit mois, un repos de longue durée, dans une zone de bons cantonnements et d'accueillante hospitalité.



VERDUN

15 Octobre - 15 Décembre 1916

Le 113^e est resté du 24 octobre au 15 décembre dans le secteur de Verdun. Dès le 17, un bataillon y avait été dirigé en chemin de fer pour être employé à des travaux préparatoires d'attaque entre Fleury et Verdun, à proximité immédiate des premières lignes et sous les rafales d'obus qui, déchaînées depuis le 23 février sur la région de la Forteresse, devaient l'accabler pendant plusieurs mois encore.

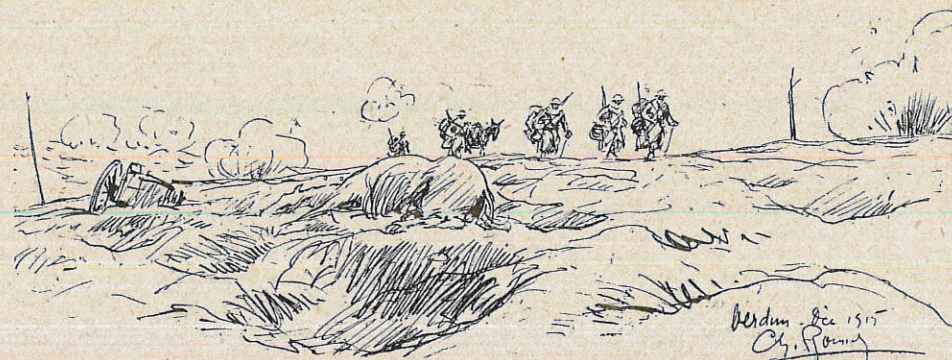
A cette époque, l'ennemi vient d'échouer dans sa suprême tentative pour s'emparer de Verdun.

Son dernier effort sur Fleury dont il ne reste d'ailleurs plus trace sur le vaste horizon de glaise boueuse, l'a épuisé. Nos lignes, qui descendent de Thiaumont, traversent le terrain où le village de Fleury s'élevait, puis se prolongent entre le fort de Souville et la croupe dominée par le fort de Vaux et le bois du Chapitre. Aussi loin que la vue s'étend se déroule ce paysage « lunaire » si souvent décrit, si caractéristique, immense champ de boue creusé d'entonnoirs jointifs et pleins d'eau où flottent des cadavres d'animaux, hérissé là où furent des forêts, de quelques pieux noirs et déchiquetés, semé partout de débris humains, de douilles vides, de canons brisés. Plus de routes, ni de voies ferrées, dès qu'on s'éloigne de la citadelle. Tout le transport de matériel se fait à dos d'hommes et de mulets ou en utilisant les voiturettes de mitrailleuses aussitôt qu'une piste, séchée entre deux averses, offre un sol un peu solide. Des caissons d'artillerie s'aventurent seuls à l'arrière du champ de bataille, les roues enfoncées jusqu'au moyeu, dans la boue épaisse qui recouvre entièrement, comme d'une housse grise, les équipages exténués.

LE 24 OCTOBRE. — Au petit jour, après une préparation d'artillerie de plusieurs jours, accrue pendant les dernières heures, se déclenche l'attaque qui dans la zone d'action du Régiment a reçu pour premier objectif la croupe, au S. du fort de Douaumont, et le fort lui-même pour deuxième objectif ; la 9^e division maintenue sur les hauteurs du fort de Saint-Michel et de Souville, est en soutien derrière la division Passaga, qui, favorisée par le brouillard, enlève d'un bond les deux objectifs et s'installe à 300 mètres au N. du fort de Douaumont, sa gauche à la hauteur du fort, sa droite au ravin de Vaux. Dans la nuit du 24 au 25, le Régiment est porté en avant et va renforcer, en attendant de le relever, le 321^e dans le secteur qui s'étend du fort de Douaumont au ravin de la Fausse-Cote.

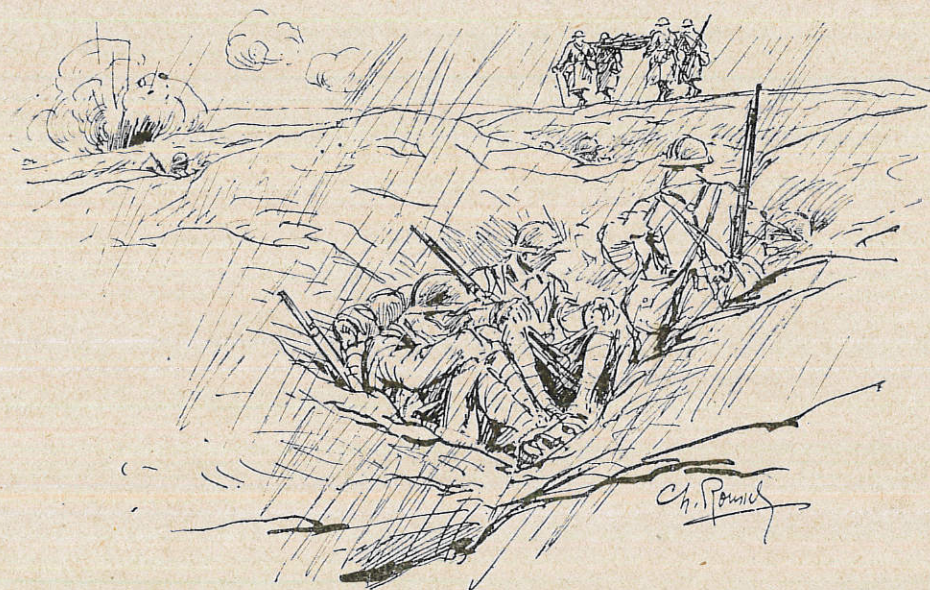
Notre deuxième ligne utilise les ravins de la Caillette, du Bazil et de Chambouillat, et notamment la tranchée du chemin de fer où restent encore quelques débris de rails de la ligne Verdun-Vaux.

L'organisation du terrain conquis commence immédiatement dans la glaise et l'eau,



sous la menace constante de contre-attaques ennemies. Le bombardement d'une violence soutenue nivelle les tranchées à peine ébauchées, fait exploser les dépôts de munitions, impose un héroïque et coûteux effort aux convois de vivres et de matériel que ne protège aucun boyau.

LE 28 OCTOBRE. — Les derniers éléments de la division Passaga ayant été relevés, la 9^e division reste seule en ligne entre le fort de Douaumont et le ravin de l'étang de Vaux. Elle y demeurera six semaines, défendant contre toute atteinte nos nouvelles positions. Elle procédera, au prix d'incessants travaux de jour ou surtout de nuit, à l'aménagement du terrain, à son équipement pour la deuxième attaque projetée, laquelle aura lieu le 15 décembre, après des retards imposés par le froid et la neige. Sur le lugubre champ de boue, la 9^e division sans cesser de faire victorieusement face à l'adversaire qui la harcèle à coups de canons, creuse des tranchées et des boyaux, installe des postes de com-



mandement, des abris de munitions, des dépôts de vivres ; elle construit des routes en madriers et des pistes en fascines : elle pose des conduites d'eau et des voies étroites de 0 m. 60 ou de 0 m. 40.

Pendant près de deux mois, le 113^e ne connaît d'autre répit qu'un repos de huit jours. Il le prend dans le petit village de *Belleray*, inondé d'une pluie torrentielle, qui transforme toutes les rues en un lac fangeux, où d'innombrables convois s'enlissent et s'éclaboussent. Quelques obus ennemis tirés de loin en loin, tiennent en alerte continuelle les hommes cantonnés sans feu dans des granges aux toits défoncés. En outre, même pendant ce court et médiocre repos, des corvées de travailleurs sont fournies aux services de la forteresse.

Le 113^e a écrit à *Verdun* une des plus glorieuses pages de son histoire. Après la victoire du 24 octobre et la reprise des Forts de *Douaumont* et de *Vaux* dont le retentissement fut si grand, c'était une tâche redoutable de maintenir le terrain conquis contre les entreprises d'un adversaire jaloux de reprendre ses avantages et de retrouver le bénéfice de ses précédentes attaques.

La bravoure, l'endurance, l'admirable esprit de discipline, l'entrain inaltérable du régiment ont triomphé de toutes les difficultés. Pendant plusieurs semaines de la saison la plus rigoureuse, il dut subir une guerre de tranchées exceptionnellement rude sur un terrain où n'existaient ni organisations, ni abris. Il fallait vivre dans l'argile détrempée, souillée d'ordures. Nos pertes ont été douloureuses, plus graves que celles des divisions chargées des attaques du 24 octobre et du 15 décembre. La 9^e division a été à la peine sans être à l'honneur. Le 113^e R. I. garde une grande fierté d'un devoir si austère accompli sans récompense.

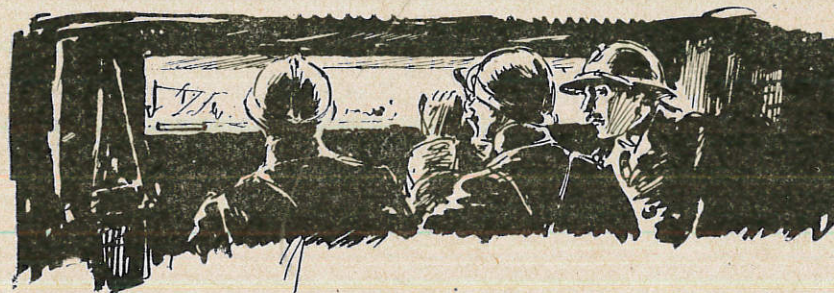
Le 15 DÉCEMBRE 1916. — Le Régiment quitte, afin de se reconstituer, ce secteur de *Verdun* où beaucoup de ses hommes et de ses cadres dorment leur dernier sommeil.

Il est transporté à *Étrépy*, *Bignicourt* (région de *Vitry-le-François*), puis à la fin du mois dans la région de l'*Aisne* à *Pontavert* où, comme conséquence de la réorganisation de la plupart des divisions sur la base de trois régiments, le 113^e quitte la 9^e division et est rattaché à la 125^e composée du 76^e et du 131^e (elle vient de perdre le 91^e et le 72^e).

1917

JANVIER-FÉVRIER. — Après un séjour pluvieux d'un mois à *Ventelay*, le Régiment entre dans le secteur de *Berry-au-Bac-Sapigneul* où il restera jusqu'au 6 mars. Froid très vif. Torpilles devant la fameuse cote 108, célèbre par sa guerre de mines. Coup de main du *Choléra* à notre gauche. Pendant la nuit, nous allons chercher le charbon des péniches échouées dans le canal.

6 MARS, 15 AVRIL. — Après un court repos rendu pénible par la rigueur de la saison et en partie consacré à l'instruction (camp de *Ville-en-Tardenois*), le 113^e va tenir le secteur *Pontavert-Gernicourt*. Il s'y prépare à participer à l'offensive de l'*Aisne* et contribue sous la réaction exaspérée d'une artillerie ennemie, trop avertie de nos desseins, à la préparation de la base de départ. La 6^e compagnie repousse, au point Z, l'entreprise d'une audacieuse patrouille boche.



OFFENSIVE DE L' AISNE

16 Avril 1917

Le 5^e Corps (9^e et 10^e divisions en première ligne, 125^e division en soutien) reçoit pour mission d'enlever les lignes allemandes situées au N. de l'*Aisne* et renforcées par trois ans de terrassements, de bétonnage, de confection de réseaux. Deux obstacles principaux se dressent devant lui plus spécialement redoutables par leurs abris enterrés et leurs tunnels : le bois des *Boches* et le bois des *Buttes*. En arrière de ces deux bois court presque parallèlement au front la route 44 sous laquelle des sapes profondes à un ou deux étages, reliées entre elles, forment de nombreux centres de résistances. Toute cette région est défendue par des blockhaus recouverts d'une épaisse carapace de béton armé et destinés à abriter soit des mitrailleuses, soit des minenwerfer, soit même des canons de 77. Enfouis d'abord dans la verdure des arbres et dérobés aux vues, ils apparaissent après le bombardement préparatoire à l'attaque, nus, menaçants, à peine écornés par les 240 et les 155, tournant vers nous les inquiétantes arêtes vives de leurs créneaux et de leurs embrasures.

Le Corps d'armée attaque entre le dernier contrefort du plateau de *Craonne* qui domine à notre gauche toutes nos lignes et le ruisseau de la *Miette* dont le cours marécageux jalonne notre limite droite par la ligne sinueuse de ses peupliers. La 10^e division est à gauche, la 9^e à droite. La 125^e avec le 76^e et le 131^e se tient prêt à appuyer l'avance.

Mais une mission d'une importance particulière est confiée au 113^e. Il est remis à titre provisoire à la disposition de son ancienne division, la 9^e, et doit, après l'enlèvement des ouvrages de la route 44 et du bois des *Boches*, après l'occupation de la 2^e position ennemie au S. de *Juvin-court*, prendre la tête de la division, traverser la *Miette* à *Juvin-court* et s'emparer d'*Amifontaine* à 8 kilomètres de la base de départ. Les circonstances ne lui ont pas permis d'accomplir sa mission, la 9^e division ayant été arrêtée devant *Juvin-court*.

A 6 heures, l'attaque, déclenchée de façon soudaine, enlève d'un bond les tranchées de la route 44, masquant le bois des *Boches* qui doit tomber après avoir été encerclé par le 313^e, un bataillon du 4^e et la 10^e division.

Le 113^e progresse avec rapidité en soutien du 82^e et du 4^e, à hauteur du 66^e bataillon de chasseurs. A gauche, le bois des *Boches*, dont l'encercllement n'est que partiel en raison du retard des troupes voisines, résiste et nous prend à revers par ses feux. La gauche de la 9^e division se trouve découverte. Au moment où elle aborde les tranchées au S. de *Juvin-court*, elle est contre-attaquée de front et de flanc. Le 113^e intervient et maintient les positions de *Juvin-court* menacées. Le 2^e bataillon, sur le flanc gauche du 4^e R. I. qui a subi de lourdes pertes et dont un des bataillons combat dans le bois des *Boches*,

repousse une contre-attaque très violente qui débouche en masse du bois de la Casemate à l'O. de Juvin-court. L'attitude du Régiment, dont l'ardeur et l'entrain sont magnifiques, nous permet de maintenir nos positions de Juvin-court et de rester à hauteur de la 69^e division qui, à l'E. de la Miette, a progressé jusqu'aux abords de ce village.

Cette journée, commencée avec éclat, voit son cours heureux brusquement interrompu. Vainement les chars d'assaut, dont les débuts étaient accompagnés de tant d'espoirs, interviennent contre un adversaire prévenu. Pris à partie par l'artillerie, la plupart dépassent à peine nos lignes et flambent comme des torches.



LE 17 AVRIL. — L'ennemi, réfugié dans quelques blockhaus, tient toujours dans le bois des Boches. Sa résistance menace notre situation dans les tranchées au S. de Juvin-court. Les unités qui, depuis le matin du 16, cherchent à le réduire, sont épuisées de fatigue et très diminuées par leurs pertes. Il faut en finir : le commandement donne, à 16 heures, l'ordre au 3^e bataillon (bataillon Boulain) d'enlever, à 17 heures, les blockhaus bétonnés et les abris enterrés de la route 44. Sa mission s'étend jusqu'à la Musette que va chercher à atteindre de son côté la 10^e division, après avoir achevé le nettoyage du bois des Buttes.

L'attaque, précédée d'une courte préparation d'artillerie lourde, doit commencer à 17 heures. Il reste à peine au chef de bataillon le temps de regrouper ses unités, de les mettre à pied d'œuvre sur la base de départ tenue par le 4^e et de faire une reconnaissance sommaire.

Le bataillon, dans la nuit tombante, s'élance au chant de *Voilà le 113^e qui passe*, et progresse à droite et à gauche de la route 44, abordant à coups de grenades les abris



creusés sous la chaussée. L'ennemi surpris d'abord par la rapidité de l'attaque, se ressaisit bientôt et les mitrailleuses crépitent. Les blockhaus bétonnés des ouvrages de Hanovre et de Cologne dont la masse surplombe la route, nous prennent à partie. Il faut les réduire l'un après l'autre. L'élan de nos hommes est splendide. Un des blockhaus,

attaqué à la grenade, et rempli de munitions, explose avec un bruit formidable faisant le vide autour de lui, projetant au loin des blocs énormes de béton. Malgré ses pertes, le bataillon Boulain poursuit sa tâche. A 21 heures, la route 44, les ouvrages de Cologne et Hanovre sont à nous. Nous progressons jusqu'au carrefour de la Musette où la 10^e division nous rejoindra le 18 dans la matinée.

L'encercllement du bois des Boches, auquel ont achevé de collaborer le 313^e et une compagnie du 4^e est terminé.

Le nettoyage s'achève dans la nuit et nous donne 400 prisonniers dont 10 officiers, en même temps qu'une grande quantité d'armes, d'engins et de munitions. Ce remarquable épisode a témoigné de l'ardeur, du mordant, de la ténacité des soldats du 113^e il reste un de ses souvenirs les plus chers; c'est un de ceux dont il est le plus fier.

A l'occasion de cette brillante opération, le 3^e bataillon du 113^e est cité à l'Ordre du Corps d'Armée avec le motif suivant :

« 3^e bataillon du 113^e R. I., a donné de très beaux exemples d'entrain, de bravoure et d'esprit de sacrifice. Le 17 avril 1917, énergiquement commandé, a réussi, au prix des plus rudes efforts, à réduire de puissantes organisations « bétonnées de l'ennemi, à lui faire plus de 400 prisonniers et à « capturer un matériel considérable. » Le commandant Boulain est cité à l'Ordre de l'Armée.

17 AVRIL, 1^{er} MAI. — Jusqu'au 1^{er} mai, le Régiment, maintenu dans le secteur de la route 44, organise le terrain, en présence d'un ennemi dont l'activité ne faiblit pas. Elle se manifeste par le tir



fréquent de son artillerie qui a installé d'excellents observatoires au Vieux-Moulin de Juvincourt et au bois de la Casemate.

LE 15 JUILLET. — Le Régiment va occuper le secteur du Temple à gauche de celui de la route 44, appelé secteur de Gernicourt.

LE 16 JUILLET. — A une heure dans la nuit, après une courte mais violente préparation d'artillerie, une centaine d'Allemands attaquent nos petits postes (Persan et Parseval), tenus par la 10^e compagnie. Celle-ci se défend énergiquement. L'ennemi repoussé après une vive lutte à la grenade, laisse entre nos mains un prisonnier et abandonne plusieurs cadavres dans nos fils de fer. La 10^e compagnie (capitaine Robert) se distingue à cette occasion.

LE 27 AOUT. — Les Allemands cherchent à détruire à coups de minens notre petit poste avancé dit de Tirlach, creusé sous le remblai de la voie ferrée de Chevreux à Pontavert, au pied du plateau de Craonne, dans les marais de Chevreux. Ils passent ensuite à l'attaque mais sont repoussés à coups de grenades. Très belle attitude du petit poste de la 3^e compagnie.

LE 18 DÉCEMBRE. — Devant le bois de l'Enclume au S.-E. de Corbeny, la 2^e compagnie subit un coup de main. L'ennemi écrase auparavant nos tranchées par un tir d'anéantissement. Après une lutte énergique la 2^e compagnie parvient à chasser de ses lignes les ennemis qui avaient pu y pénétrer.

Cet incident survenait le lendemain de notre entrée en secteur dans cette région de l'Enclume qui rappelle au Régiment un de ses plus mauvais moments. Le bois de l'Enclume avait été pris à la suite du recul imposé à l'ennemi sur le Chemin des Dames, lors de la grande attaque de la Malmaison, en octobre. Il n'existait aucune organisation, et le gel durcissant le sol ne permettait à ce moment ni terrassements, ni travaux de réseaux. La vigilance de nos troupes devait se montrer très active. Les entreprises de l'ennemi, fort bien retranché dans ses positions organisées depuis longtemps, étaient presque journalières, et nous trouvaient faiblement protégés contre lui.

LE 30 DÉCEMBRE. — Nouveau coup de main de l'ennemi contre notre petit poste du Forgeron, défendu par la 6^e compagnie (lieutenant Drouard). Nous repoussons complètement l'ennemi qui ne parvient pas à aborder nos lignes et qui est pris sous notre feu.

La fin de notre séjour à l'Enclume est contrariée par de grandes pluies qui, tombant dans les boyaux gelés, les transforment en ruisseaux. On circule dans 60 à 70 centimètres d'eau, sur certains points. Le dégel ayant ensuite commencé dans les premiers jours de janvier, l'eau des boyaux de nos premières lignes se change en une boue si épaisse et si profonde que nos hommes préfèrent passer au péril de leur vie, sur le parapet. De son côté, d'ailleurs, l'ennemi en fait autant. Chaque nuit, les bataillons travaillent, sans y parvenir, à améliorer la situation. Ces travaux dans la boue, avec de grandes distances à parcourir au fond des boyaux interminables, harassent nos hommes sans altérer leur bonne humeur.

1918

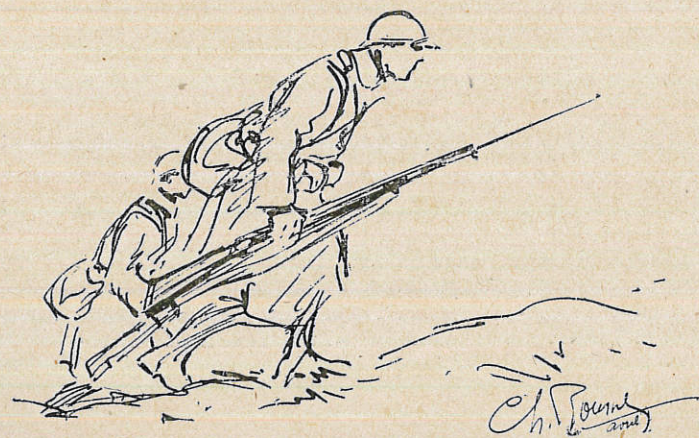
JANVIER 1918-MARS 1918. — Relevé le 2 janvier, le Régiment est transporté dans la région Senlis-Roberval, pour se reposer et reprendre l'instruction. Le 11 mars, il se met en mouvement et gagne par étapes la région d'Ambleny (à l'O. de Soissons).



Le 23 mars 1918, Combats de Tergnier-Vouel. — Dans la nuit du 22 au 23 mars, la division reçoit brusquement l'ordre de se porter en avant de Viry-Nouveau; Nouveau-Bois de Frières. Elle a mission de contre-attaquer, à 7 heures, après avoir traversé la ligne anglaise, les éléments ennemis qui, débouchant de Tergnier, ont dépassé le canal Crozat, afin de leur reprendre le terrain, à l'O. de ce canal.



Le 113^e R. I. (moins deux compagnies, du bataillon Boulain, maintenues dans une autre région) engagé à la gauche du 131^e et en liaison vers sa gauche avec une division anglaise, attaque en partant de Nouveau en direction du cimetière de Vouel, puis du château de Quessy. Rapidement alerté pendant la nuit et mis en marche sans tarder, le





Régiment parcourt dans une obscurité complète, les 9 kilomètres qui le séparent de sa base de départ. Il y arrive juste à temps pour s'engager à l'heure fixée, et y est salué par des projectiles de gros calibres qui lui causent des pertes sensibles.

Un brouillard épais succède à l'obscurité et les bataillons, maintenant difficilement leurs liaisons, s'élancent avec une belle allure et un ordre impeccable à la rencontre de l'ennemi. Après avoir franchi les tranchées anglaises que défendent encore quelques groupes clairsemés, notre attaque dépasse le cimetière de Vouel, puis le village; elle atteint, à gauche, les pentes de la croupe 79. Des mitrailleuses ennemies, inquiètes, tirent dans le brouillard, rasant le terrain plat et dénudé. Nos pertes s'accroissent rapidement. L'ennemi qui devait (on l'a su par des prisonniers) attaquer à 8 heures, retardé d'abord dans ses projets et surpris au premier moment, s'est ressaisi. Vers 9 heures, sous la protection d'une puissante préparation d'artillerie, les Allemands

avec des effectifs très supérieurs aux nôtres, poursuivent leur offensive et se heurtent à nos premiers éléments déjà affaiblis par leur avance. Le brouillard se lève et la lutte prend un caractère acharné. Elle durera toute la journée, nos hommes fauchant l'ennemi avec leurs mitrailleuses ou leurs fusils-mitrailleurs et défendant le terrain pied à pied. Dans cette lutte rapprochée, les commandants Boulain et Genty sont blessés mortellement. Peu à peu, les vagues allemandes gagnent sur les pentes en glacis qui montent vers Noureuil.

A 14 heures, le cimetière de Vouel submergé, après l'héroïque défense d'un îlot de résistance, nous échappe. A 18 heures 30, le mouvement enveloppant de l'ennemi à notre gauche, dans le bois de Frières, découvre notre flanc de ce côté. Le petit village de Noureuil qui, défendu pendant plusieurs heures, tient encore en respect l'adversaire, et qui a été toute la journée le point de mire de l'artillerie, doit être abandonné.

LE 24 MARS. — Pendant la nuit du 23 au 24 et la journée du 24, la 125^e division continue à tenir tête à l'ennemi et opère une lente conversion en arrière et à gauche, afin de couvrir les ponts de l'Oise que la retraite anglaise, faite en direction d'Amiens, laisse sans défense. Leur traversée par l'armée Ludendorf menacerait Paris et mettrait en péril toute la 6^e armée qui tient encore dans le massif de la forêt de Coucy, au S. de La Fère. Cette mission magnifique, confiée à la division et glorieusement remplie par elle, le 113^e a contribué pour une large part à son succès.

La journée du 24 est employée à maintenir l'ennemi dans Chauny. Nous occupons solidement les lisières d'Abbécourt pour protéger les ponts de Manicamp.

LE 25 MARS. — L'ennemi devient toujours plus pressant et la petite garnison d'Abbécourt (éléments du 113^e, 131^e et 76^e) ouvre dès le matin un feu très violent de mitrail-

leuses pour retarder l'ennemi qui, profitant d'un brouillard épais, s'infiltré dans les premières maisons du village. Des camions de munitions ont été amenés pendant la nuit; notre feu ininterrompu fait illusion aux troupes assaillantes et permet aux nôtres de se dégager quand vers midi nous recevons l'ordre de nous conformer au mouvement de retraite des divisions à notre gauche et de passer l'Oise.

A 2 heures, nous coupons les ponts du canal et de la rivière et défendons la rive S. L'attitude du 113^e fut admirable, au cours de ces combats difficiles dont les résultats, au dire du général commandant l'armée, ont eu une importance absolument exceptionnelle. Cette importance ne sera comprise que plus tard, quand on saura combien était urgente, le 23 mars, la nécessité de gagner vingt-quatre heures, afin de pouvoir couvrir Paris et les derrières de la 6^e armée, au S. de l'Oise. Le général Duchesne, commandant la 6^e armée et le général Pellé commandant le 5^e Corps, viennent apporter au régiment le témoignage chaleureux de leur satisfaction.

Le souvenir de ces brillantes journées est consacré par la belle citation suivante, à l'Ordre de l'Armée :

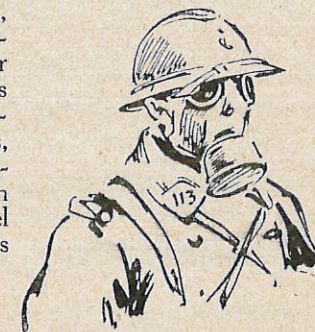
« Régiment très solide qui s'est particulièrement distingué dans les luttes ininterrompues de l'Argonne, devant Verdun et dans les combats de l'Aisne. Désigné pour barrer la route à l'ennemi et le rejeter dans une brusque contre-attaque, a, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel Roulet, rempli glorieusement sa mission. S'est lancé à l'attaque avec entrain, dans des circonstances particulièrement difficiles et a abordé tous ses objectifs avec mépris du danger. Après avoir résisté à plusieurs poussées d'un ennemi supérieur en nombre, s'est cramponné au terrain qu'il a défendu avec opiniâtreté, combattant trois journées sans le moindre répit, avec un moral qui n'a jamais été entamé. »

26 MARS-8 JUIN. — A peine installé au bord de l'Oise (région Manicamp), le Régiment reçoit ordre de gagner par étapes Vic-sur-Aisne où il cantonne trois jours; ensuite, sans être entièrement reconstitué, il est transporté en autos au S. de Lassigny, où l'ennemi vient d'être arrêté. Après plusieurs jours de travaux, il entre en secteur, à Roye-sur-Matz, puis enfin à l'O. de Roye, à Biermont.

Pendant cette période, la grande ruée allemande suit son cours. L'ennemi, renforcé de nombreuses divisions rendues disponibles par la défection de la Russie, espère pouvoir nous arracher la victoire. Crisé par son heureuse offensive de mars et avril, contre les Anglais, il enfonce avec succès, le 27 mai, nos lignes sur l'Ailette et sur l'Aisne, progressant jusqu'à Château-Thierry et atteignant les abords de la forêt de Villers-Cotterets. De toutes parts, on annonce qu'il va maintenant essayer de rompre notre front entre Noyon et Montdidier, puis marcher sur Compiègne.

Pour la deuxième fois, le 113^e se trouve placé sur la route de Paris, au point où le coup de massue doit être donné. Il tient un front de trois kilomètres, échelonné sur une grande profondeur.

9 juin 1918, Bataille Montdidier-Noyon. — A minuit, le Régiment est alerté par un bombardement formidable qui bouleverse les tranchées des différentes positions et noie le secteur sous une nappe de gaz toxiques. Jusqu'à 8 heures, nous aurons nos masques sur le visage. Avant que le jour ait paru, vers 3 heures, on annonce une progression de l'ennemi sur nos deux flancs, vers Roye et Orvillers-Sorel. Au petit jour, les observateurs signalent qu'une épaisse brume s'oppose à toute vue. L'ennemi en effet, nous accable d'obus qui produisent un brouillard artificiel d'une opacité telle qu'il est impossible de se voir à deux ou trois



pas. Sous le couvert de ce brouillard rendu plus dense par la fumée des explosifs, les Allemands, précédés de quelques tanks de grand modèle, s'infiltrèrent entre nos groupes de combats, les prennent à revers, les contraignant à lutter isolément, enveloppés de tous côtés. Aveuglés, nos mitrailleurs tirent sans voir et croisent leurs feux sur le terrain découvert qui s'étend entre *Biermont* et la position de soutien du *Haut-Matz*. A 6 heures, les deux bataillons de tête débordés par leurs flancs, sont coupés du chef de Corps et à 6 heures 30, la T. P. S. (télégraphie par le sol) signale la chute de *Biermont*. A 7 heures, les boches débouchent du bois d'*Orvillers*, derrière le bataillon de soutien, dont le chef de bataillon (commandant *Coste*) est tué.

Dans l'opacité du brouillard, la bataille se divise en une foule de combats particuliers, chaque fraction luttant pour son compte. La protection continue, assurée par le croisement des feux des armes automatiques, se trouve annihilée par le manque de vues. Cruel moment. Le *Régiment* à peine remis du choc du 23 mars, est de nouveau démoli après avoir dépensé, dans une lutte disproportionnée, d'admirables ressources de bravoure et de sang-froid.

L'attaque allemande, conduite sur un grand front, avait été dosée en puissance suivant la nature du terrain et les chances de manœuvre. Le couloir découvert de *Biermont* qui s'étend entre deux régions boisées parut désigné pour un effort particulier. Une division de la garde et une artillerie très nombreuse y furent consacrées.

A 8 heures, les quelques éléments du 113^e qui résistent sur la position de soutien et que menacent les progrès de l'adversaire, derrière eux, se reforment devant *Ressons-sur-Matz* où ils se maintiennent toute la matinée. Pas à pas, ils retraitent ensuite jusqu'aux premières maisons de *Marqueglise*. A 19 heures, ils s'établissent à la lisière des bois, au sud de ce village.

Du 10 au 15 juin, Combats d'Antheuil. — Pendant cinq jours, les éléments regroupés de la 125^e division d'infanterie, établis au N. et à l'E. du petit village d'*Antheuil*, le défendent avec fureur. Une erreur du communiqué l'a représenté comme perdu et repris. A aucun moment, l'ennemi qui a réussi à faire fléchir légèrement nos lignes sur les flancs du village, n'est parvenu à atteindre ses vergers et à y prendre pied.



Épuisée par les combats du 9, alertée nuit et jour par un adversaire enflé de ses succès et désireux de les poursuivre, la vaillante petite troupe de la 125^e, où le 113^e ne compte guère plus qu'une centaine de fusils, résiste avec succès.

Du 16 JUIN AU 14 JUILLET. — Transporté en camions dans la région de *Dammartin-Saint-Mard*, à une trentaine de kilomètres de *Paris*, le *Régiment* qui est encore plus éprouvé que le 23 mars, va se reconstituer à nouveau. Il reçoit d'excellents éléments du 256^e, dissous. Mais après cinq ou six jours, un brusque enlèvement en autos l'amène sur la rive Sud de la *Marne*, entre *Dormans* et *Château-Thierry*. Le secteur est considéré



comme très calme, en ce point de l'avance extrême de l'ennemi au début de juin, et la rivière qui lui a barré la route, forme devant nos positions un fossé presque infranchissable. Dans ce secteur de repos, le *Régiment* va pouvoir achever de recevoir ses renforts et surtout son armement, car il lui manque encore ses mitrailleuses, la plupart de ses fusils-mitrailleurs, des casques, des masques, des vêtements.

A peine est-il installé que des renseignements d'une concordance troublante, annoncent un très prochain effort des armées allemandes sur le front de la *Marne* et de *Reims*, de *Château-Thierry* à l'*Argonne*. Il n'est bientôt plus possible d'en douter. A la hâte l'armement du 113^e est complété. Pour remplacer ses effectifs très inférieurs au chiffre réglementaire, quelques compagnies des 109^e et 110^e régiments d'infanterie américains sont mis à la disposition du chef de Corps.

Pour la troisième fois le *Régiment* va recevoir le choc de la grande offensive sur *Paris* mais cette fois, à peine armé, groupement improvisé d'officiers, de gradés et d'hommes qui s'ignorent mais qui cependant vont offrir une résistance magnifique à l'ouragan et couvrir d'honneur leur nouveau drapeau.

15 juillet, Dernière offensive allemande. — A minuit le bombardement attendu commence, les projectiles à gaz et explosifs tombent à verse, ravageant nos positions. Au bord de la *Marne*, notre ligne d'avant-postes est accablée d'obus incendiaires qui éprouvent beaucoup nos défenseurs. Fidèles à l'ordre reçu de tenir « coûte que coûte », ceux-ci dirigent, dans l'obscurité, le tir de leurs armes automatiques sur la rive gauche, en vue d'enrayer toute amorce de traversée de l'ennemi. Cependant vers 3 heures, le Boche, après de nombreuses et vaines tentatives, prend pied devant la division de droite à *Treloup*, puis à *Sauvigny*, à l'extrême gauche du *Régiment*. Assaillant à revers les derniers défenseurs de



la rive S., les divisions allemandes brisent la résistance des avant-postes et tentent de gravir les pentes boisées où notre position principale est installée. C'est sur le plateau de la forêt de Condé, vers la Grange-aux-Bois (S.-O. de Courthiezy) que leurs efforts s'épuiseront dans la journée du 15. Un demi-succès assez rapide, qu'elles ont remporté à notre droite, place pendant toute la matinée le Régiment dans une situation pleine de périls. Il tient bon et c'est la ligne maintenue par sa tenace bravoure qui va servir de base au mouvement en avant, le 18, et permettra la **deuxième Victoire de la Marne**.

Le Régiment à peine reformé, a exécuté à la lettre, avec un haut esprit de sacrifice la sévère consigne de « tenir jusqu'au bout et à tout prix ». Il a droit à la tendre reconnaissance de la Patrie pour avoir brisé le suprême élan de l'ennemi encore enivré de sa supériorité et de ses espoirs démesurés. La reprise du mouvement en avant montrait deux jours après, sur le terrain dévasté et sanglant, de quel prix le Boche avait payé sa dernière ruée « Nach Paris » et le second passage de la Marne.



AOUT-SEPTEMBRE 1918. — Pour la troisième fois en quatre mois, le Régiment a besoin de reconstituer ses effectifs et son matériel (1). Il gagne par étapes la région de Fère-Champenoise, Mailly et est transporté en Lorraine où, après une quinzaine de repos aux environs de Colombey, il occupe aux bords de la Seille, le secteur devant Nomény. Ce secteur, réputé parmi les moins agités, reçoit quelques éclaboussures de l'attaque chargée de réduire le saillant de Saint-Mihiel (12 septembre). Le 29, la division est ramenée par voie ferrée en Champagne, à Vitry-la-Ville et environs. Le Régiment cantonne à la Chaussée-sur-Marne. Depuis le 26, l'offensive de l'armée Goukaud, est déclenchée. Nous venons à la bataille.

LE 5 OCTOBRE. — Le Régiment relève devant Challerange, protégé par de vastes inondations de l'Aisne, une des divisions qui viennent de participer à la brillante offensive de Champagne.

LE 10 OCTOBRE. — Nous attaquons à l'O. de Challerange l'ennemi ébranlé par la progression de la IV^e Armée au N. de la Suijpes et de l'Arnes. Nous repoussons les arrière-gardes ennemies, dépassant Challerange et Brecy : le soir par un large mouvement

(1) Il est reconstitué en partie par de très bons éléments des 203^e et 341^e dissous.



de conversion à droite, nous bordons l'Aisne. Notre gauche s'appuie au pont de Brières-Olizy que l'ennemi défend avec fureur et dont la chaussée émerge à peine au milieu des inondations.

13 ET 14 OCTOBRE 1918. — Essai de passage sur les ruines du pont de Brecy. Deux hommes d'une patrouille qui a pu traverser rentrent à travers la rivière.

Le Régiment reçoit la mission de passer l'Aisne débordée et de monter à l'attaque de la falaise boisée du plateau d'Olizy. Le génie tente vainement de jeter une passerelle que la largeur des inondations dans la zone du Régiment ne permet pas d'installer. Le 3^e bataillon (bataillon de Guimaraes) essaye alors de forcer le passage de la digue élevée par l'ennemi à côté du pont détruit d'Olizy, en vue de provoquer les inondations. Une explosion détruit la moitié de la digue. Les mitrailleuses balayent ce qui en reste. Après plusieurs tentatives au cours desquelles nos hommes déploient une ténacité et un mordant magnifiques, le projet de passage en ce point est abandonné. Les gaz toxiques de l'ennemi nous causent des pertes sensibles.

Dans l'après-midi, le 1^{er} bataillon (bataillon de la Motte) est mis en mouvement avec l'ordre de tout tenter pour passer le pont de Brecy dont les progrès de la division voisine au N. de Mouron ont sans doute affaibli les défenseurs, puis d'aller donner la main à cette division à l'E. de l'Aisne.

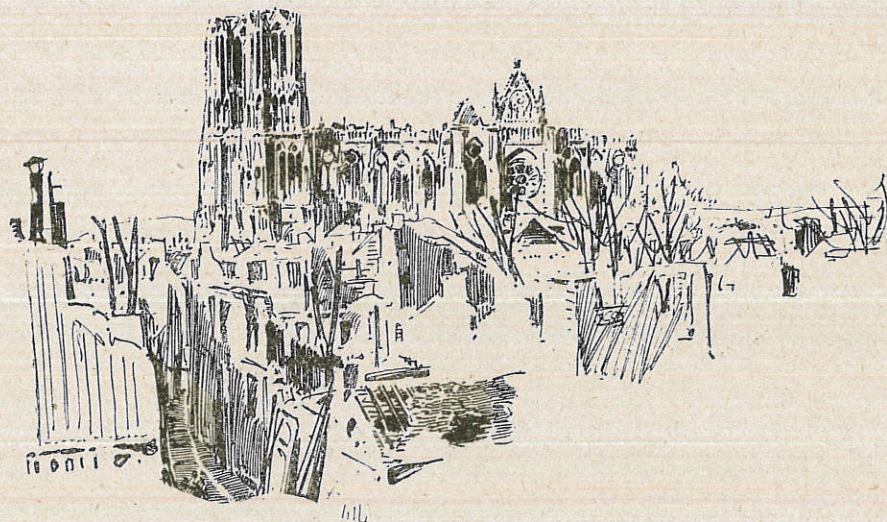
L'opération s'achève au cours de la nuit après un vif combat. Les deux autres bataillons gagnent également la rive E. de l'Aisne, en utilisant la nouvelle passerelle de Mouron au prix des fatigues d'une longue marche dans l'obscurité. Tout le Régiment se trouve ainsi à 6 heures du matin face au N., sa gauche à l'Aisne, prêt à participer à l'attaque générale du plateau d'Olizy-Grandpré.

15 octobre, Combat d'Olizy. — Les objectifs du Régiment sont la croupe du moulin d'Olizy et le village d'Olizy. L'attaque déclenchée à 6 heures du matin est conduite avec un bel élan par le bataillon de la Motte à gauche et à droite le 3^e bataillon (commandant Fraisse, remplaçant provisoirement le commandant de Guimaraes, intoxiqué), tandis que le 2^e bataillon est en soutien. Elle conquiert dans la matinée les deux objectifs à travers un tir de barrage d'une violence extrême, et réduit un à un les innombrables nids de mitrailleuses terrés dans des blockhaus bétonnés. L'enlèvement et le nettoyage du village sont particulièrement le fait du groupe franc du 1^{er} bataillon et de la 2^e compagnie (capitaine Caillies).

Le brillant fait d'armes accompli par le *Régiment* dans cette journée du 15 octobre a mis en relief le cœur, l'entrain, et l'excellent esprit de tous, gradés et hommes. 450 prisonniers et un nombreux matériel pris à l'ennemi en portent témoignage devant le commandement. Une seconde citation à l'Ordre de l'Armée lui est demandée pour le *Régiment*.

DU 16 AU 26 OCTOBRE. — Le 16 nous repoussons une violente contre-attaque ennemie qui paralyse un moment le débouché d'*Olizy* et la conquête de la croupe au N. du village. C'est le 17 seulement que celle-ci tombe en notre possession après de violents corps à corps. Nous faisons encore une quarantaine de prisonniers.

Jusqu'au 26, le 113^e se maintient sur le terrain dont l'ennemi cherche à faire payer



cher l'occupation en nous inondant d'une pluie d'obus toxiques et d'obus explosifs. Cette atmosphère empoisonnée, la violence du bombardement, la rigueur de la température et la longue durée de l'action engagée depuis vingt jours mettent à une exceptionnelle épreuve notre endurance.

27 OCTOBRE, 11 NOVEMBRE. — Relevé, le *Régiment* descend par étapes dans la région de *Reims*. Il traverse la *Champagne* dévastée d'abord, puis le beau vignoble champenois éclatant des couleurs de l'automne.

Il remonte ensuite vers l'*Aisne* par *Boult-sur-Suippes* et *Avançon*.

C'est dans ce dernier village, le 11 novembre qu'il entend les derniers coups de canon tirés sur l'ennemi en retraite et apprend la nouvelle de la signature de l'armistice.

Il y reçoit l'annonce impatientement attendue de sa deuxième citation qui lui donne droit au port de la fourragère et récompense l'heureux fait d'armes d'*Olizy*.

L'*Argonne*, où le 113^e a connu en 1914 et 1915 les heures les plus pénibles, lui apporte en 1918, la récompense de sa bravoure, de son ardeur, de son esprit de discipline.

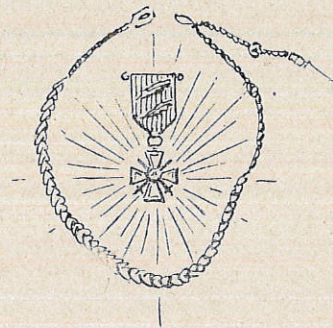
Le texte de la deuxième citation du *Régiment* est ainsi libellé :

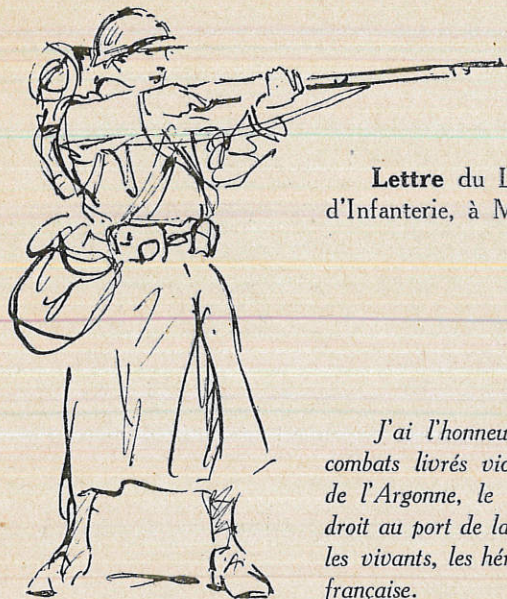
« Le 113^e, sous le commandement du lieutenant-colonel *Roulet*, a remporté un brillant succès au cours « des dernières opérations sur l'*Aisne*. Les 15 et 17 octobre « 1918, s'est élancé avec entrain à l'assaut des positions « ennemies puissamment fortifiées, garnies d'ouvrages « bétonnés et de nombreuses mitrailleuses, a progressé de « trois kilomètres sur des pentes abruptes et boisées, « sous des tirs de barrage d'une violence exceptionnelle, « et malgré la résistance d'un adversaire résolu, s'est em- « paré de haute lutte du village d'*Olizy* et des crêtes « voisines ; a maintenu ses gains malgré de vigoureuses « contre-attaques. A fait plus de 400 prisonniers et cap- « turé de nombreuses mitrailleuses et un important « matériel. (Décision du général commandant en chef, « du 8 novembre 1918.) »

LE 19 DÉCEMBRE 1918. — Le général *Debeney* commandant la 1^{re} Armée, remet la fourragère au drapeau du 113^e, à *Chaumont-Porcien*.

Nous cantonnons jusqu'au 29 janvier 1919 dans les *Ardenes*, avec la tâche de nous employer au ravitaillement des malheureuses populations, aux réparations rendues nécessaires par les destructions de routes, de ponts, de voies ferrées, et à la récupération du matériel de guerre abandonné.

C'est dans cette région, épuisée par quatre années de servitude, toute meurtrie par la guerre, que les premières opérations de la démobilisation atteignent le *Régiment*. Elles commencent le 25 décembre 1918.





Lettre du Lieut-Colonel ROULLET, commandant le 113^e d'Infanterie, à M. le MAIRE de la ville de BLOIS.

10 novembre 1918.

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à la suite des durs combats livrés victorieusement du 14 au 20 octobre, dans la région de l'Argonne, le 113^e a obtenu sa seconde citation, qui lui donne droit au port de la fourragère, et qui récompense en même temps que les vivants, les héros disparus dont la mort a préparé la victoire française.

Bien que le Régiment ne compte plus qu'un petit noyau d'hommes originaires de votre région, il est resté le Régiment de Blois ; il a gardé les solides traditions de bravoure, de discipline, de dévouement qui ont fait sa réputation dès les premiers jours de la campagne : il a conservé les précieuses qualités de bon sens, d'équilibre, d'intelligente initiative, de vivacité et de silencieuse constance qui caractérisent la France et plus particulièrement cette région qui est le cœur de la France et où le 113^e a de si profondes racines.

L'histoire du Régiment, depuis quatre ans, rappelle les plus grandes heures de cette guerre : elle s'est déroulée dans l'Argonne, devant Verdun, sur l'Aisne et au cours de cette dernière année, partout où le Boche, ivre d'une suprême espérance, a essayé de saisir pour la dernière fois, en déchainant toute la puissance de son matériel et de ses effectifs, la victoire qui lui échappait. D'autres régiments ont pu accomplir des tâches plus brillantes couronnées de succès prévus qui apparaissaient comme les annonciateurs du triomphe définitif. Aucun n'en a rempli de plus pénibles, de plus glorieusement obscures que le 113^e et aucun n'a déployé plus que lui les prodigieuses ressources de courage têtu et d'endurance patiente qui ont sauvé la France et gagné la guerre. Car, il ne faut pas l'oublier, c'est l'incroyable ténacité de l'armée, c'est sa résistance héroïque et confiante, c'est sa volonté de vaincre dans la douleur et dans la mort, c'est l'Argonne, et Verdun, ce sont plus près de nous, les grandes batailles de mars, de mai, de juin et juillet 1918 qui ont rendu possibles les jours rayonnants de l'été, puis de l'automne de cette année.

Ayant été, dans sa soumission aux ordres reçus, souvent à la peine sans être au succès, le 113^e a pu attendre plus longtemps que d'autres la récompense due à ses efforts. Elle lui vient aujourd'hui au lendemain des difficiles mais heureux combats qui ont chassé pour toujours l'ennemi de cette Argonne où il avait installé dès le début, au prix de quelles luttes, les anciens du Régiment le savent, l'un des plus redoutables bastions de sa ligne de tranchées et dont il tentait, à la fin, de faire le réduit d'une défense désespérée.

Ainsi cette fourragère accordée après la victoire de l'Argonne nous rappellerait, s'il en était besoin, avec une force particulière, les devoirs de reconnaissance que nous devons à nos chers morts. Il est inutile de demander à votre patriotisme, Monsieur le Maire, de cultiver leur souvenir. J'ai tenu seulement à le lier à celui d'une récompense qui est la leur avant d'être la nôtre.

Veillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de ma haute considération.

LIEUT-COLONEL ROULLET.



